L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 3 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323, rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 3 SEPTEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

La Révolution Economique dans les Etats du Sud.

Au milieu du fouillis presque inextricable de grands et de petits faits économiques qui constituent une Revue Commerciale Annuelle, comme celle que les journaux de la Nouvelle-Orléans publiaient hier, et qu'il est plus difficile qu'on ne le pense de résumer en un tableau net et court, il doit se dégager un fait général qu'il importe de faire ressortir, car il jette la lumière sur un passé qui avait ses faiblesses et ses avantages et qui doit servir désormais de guide à l'activité des classes industrielles et travailleuses. C'est même là la seule raison d'être des Revues annuelles.

Ce fait général, le voici : c'est que le Sud est en pleine révolution économique et que cette révolution est même fort avancée ; c'est que cette région qui semblait être éternellement et fatalement vouée à la culture des produits de son sol, devient foncièrement industrielle et manufacturière.

Nous n'en citerons que deux exemples ; ils sont bien frappants : la production brute du coton et la production brute du sucre. Toutes les deux avaient tout d'abord fait sa fortune ; elles sont devenues plus tard, pour elle, une cause de ruine. Il lui a fallu exploiter ses deux produits, au point de vue de la manufacture, et elle y a trouvé la richesse ainsi que des ressources incalculables, dont elle ne se doutait pas auparavant. La guerre confédérée semblait lui avoir donné le coup de la mort ; c'est elle qui l'a relevée et lui a infusé une vie nouvelle.

Il faut que le Nord et l'Ouest en prennent leur parti. Le Sud est devenu pour eux un très sérieux concurrent. Ils le savent du reste, et ne peuvent éviter le mal ; ils cherchent à y remédier le mieux possible. Comme, d'une part, dans le Sud, la manufacture se trouve près de la terre où croit la matière première—ce qui lui épargne des frais de transport ; comme, d'autre part, la manufacture y est moins coûteuse que chez eux, ils se sont résignés à lever leur tente et à venir la planter chez lui, et ils nous arrivent en groupes nombreux, avec leurs machines et leurs capitaux.

Rien de mieux. Souhaitons-leur une cordiale bienvenue et faisons-leur un fraternel accueil ; mais ne nous laissons pas exploiter et déborder par eux. Acceptons l'aide qu'on nous offre, et accordons-leur toute la rétribution qu'elle mérite ; mais conservons la direction de nos affaires. Nous sommes chez nous, restons-y maîtres et ne nous exposons plus à jouer le rôle de dupes, comme cela nous est arrivé plusieurs fois déjà. Nous en pourrions citer plus d'un exemple. A chacun la part d'influence et de rémunération qui lui revient légitimement. Soit, mais rien de plus.

Mlle Lili (quatre ans), assise sur sa chaise, contemple sa petite sœur (dix mois) tétant gloutonnement la nourrice.

Tout à coup, après mûre réflexion, Lili questionne :

—Dis donc, nounou, comment donc que tu fais pour remettre du lait ?

La politique française à l'étranger.

Raison aux magyars en Hongrie.

Le congrès des nationalités à Budapest réveille une fois de plus les questions que le dualisme austro-hongrois a rendu inextricables.

Depuis que la Hongrie s'est soudée à l'Autriche, qu'au lieu de conserver son indépendance sous le sceptre de François-Joseph par ce que Kossuth nommait "l'union personnelle", depuis que l'empire austro-hongrois domine de Vienne les nationalités non allemandes, et de Budapest les nationalités non magyares, la politique d'empire travaille aveuglément à la désagrégation de l'Autriche et de la Hongrie.

Les deux races, allemande et magyare, détiennent le pouvoir, mais ce sont des minorités, et par là-même inquiètes et oppressives.

Centralistes à outrance dans un pays où la multiplicité des races imposerait plus qu'ailleurs l'autonomie, à Vienne, à Budapest, ceux qui gouvernent se bouchent les oreilles et n'entendent pas le flot grondant de la masse de plus de vingt millions d'hommes qui songent à exiger les mêmes droits que les quelques millions d'autres par lesquels ils sont dominés.

Si je déteste les centralistes allemands de Vienne, j'ai une sympathie profonde pour les magyars, dont le dualisme seul a faussé la politique et qui pâtiront longtemps encore des traités de 1867 et du gouvernement de M. Tisza, de ce gouvernement que Louis de Mocsary a appelé le "règne de l'apostasie et du mensonge".

Le centralisme allemand de Vienne, transplanté à Budapest, a fait détruire au lieu de les réformer, comme la marche des idées l'exige, toutes les institutions libérales et autonomes de la Hongrie, celles que Kossuth appelait "le boulevard de la Constitution."

Et ainsi, logiquement, fatalement, la Hongrie elle-même perdant ses institutions autonomes, les nationalités non magyares ont été plus soumises au gouvernement central, plus opprimées par sa bureaucratie, plus livrées à une justice soucieuse d'obéir et avide de récompenses.

Le dualisme a rapproché Vienne du germanisme, et éloigné Budapest des Slaves. Et cela après Sadowa pour l'Autriche, et au moment où le premier devoir de la Hongrie eût été de faire pour les autres nationalités ce qu'elle avait fait pour elle-même, les délivrer comme elle s'était délivrée de l'oppression de l'empire autrichien.

Si la Hongrie eût compris vis-à-vis des Tchèques, des Croates, des Polonais de l'empire d'Autriche et des Roumains, des Slovaques, des Serbes, des Saxons de son royaume, son rôle de sœur ainée, qu'eût été ce rôle ? Quelle grandeur en aurait-elle tirée ? Ne serait-elle pas aujourd'hui maîtresse des destinées de l'Autriche ?

Et si, comprenant que la Russie n'était venue aider à la vaincre en 1849 que parce qu'elle avait été appelée, sachant que l'empereur Nicolas n'était nullement responsable des pendaisons et des crimes de la victoire autrichienne sur le magyarisme, si la Hongrie, réconciliée avec la Russie, avait veillé sur les intrigues allemandes et anglaises dans les Balkans, quel caractère aurait eu sa politique, combien elle eût été pacificatrice, qu'elle serait grande cette partie hongroise, qui avait autrefois garé l'Occident de l'Orient et qui protégerait à cette heure l'Orient et ses nationalités en formation des fingérences néfastes de l'Occident.

De même qu'elle avait héroïquement repoussé les invasions ottomanes, qui sait si son rôle n'eût pas été de reconduire doucement ces mêmes Turcs en Asie ?

Et tout cela, en 1883, je suis allée le dire, le répéter en Hongrie à mes amis hongrois, et je leur ai prédit, sans pour cela être sorcière, que la politique d'empire les jetterait dans des difficultés de jour en jour plus dangereuses.

Je disais alors : "Les Hongrois sont coupables, comme la Roumanie, d'avoir coupé en deux les Slaves du Nord et les Slaves du Sud ; la Hongrie et la Roumanie sont nécessaires pour garder les Slaves coupés des entreprises d'un grand empire d'Occident."

Et aujourd'hui que douze années ont passé depuis que j'ai écrit la *Patrie hongroise*, je vois le Hohenzollern qui règne en Roumanie aller confirmer son servage à la triple alliance, de laquelle il fait partie depuis quatre ans, j'en ai la preuve, et la Hongrie triplicienne, à son tour, faire cortège à cette Allemagne, qui ne distinguera guère les magyars et les Roumains lorsqu'elle, "la mangeuse de Slaves," elle dévorera, à la sauce qu'elle rêve, les Slaves d'Autriche et des Balkans.

Le grand poète hongrois, Petoefi, n'a-t-il pas écrit : "Une nation ne peut être libre, si elle opprime les autres ?"

Certes, si la Hongrie était libre du dualisme, elle favoriserait la liberté des Croates, des Serbes, des Valaques, des Saxons du royaume de Saint-Etienne. La conséquence en serait immédiate.

Hélas ! Kossuth en mourant, lui, l'émancipateur, n'a pas vu son pays libéré, ni les petites nationalités non magyares marcher vers l'indépendance ; mais n'a-t-il pas légué son fils à la grande cause libératrice ?

JULIETTE ADAM.

REMERCIEMENTS.

Nous ne restons pas indifférents aux témoignages de sympathie qui nous sont venus de partout à l'occasion du jour-anniversaire de la fondation de l'*Abeille*.

Nos confrères nous ont consacré des lignes émues et vraiment trop élogieuses : l'amitié a parfois de ces élans, de ces exubérances.

Le *Picayune*, le *Daily Item* en nous envoyant leurs félicitations et leur souhaits de circonstance, ont eu des mots charmants pour la langue française, cette langue si souple, si harmonieuse, qu'ont parlée nos ancêtres et qui est celle de la chevaleresque nation dont nous nous réclamons par l'origine et par le cœur.

L'opinion de M. Price.

Notre représentant au Congrès, M. André Price, accompagné de sa femme, est arrivé à la Nouvelle Orléans hier ; il vient de passer plusieurs mois dans la capitale de l'Union, où paraît il ses travaux ont été incessants et ardus. Il part ce soir pour Lafourche, lieu de son domicile.

Interrogé relativement à la question de la prime sur le sucre, il n'a rien dit d'absolu ; mais, contrairement à l'opinion générale à Washington, il croit que M. Bowler sera peu rigide à l'endroit des planteurs—*visum-teneatis*.

Les arguments qu'on a fait valoir devant le récalcitrant secrétaire du Trésor, ont-ils eu quelque poids ? M. Price évidemment incline à le croire et ne s'en cache pas.

M. Bowler au cours d'un entretien avec M. Price a promis de faire connaître sa décision dans un avenir très prochain.

ECHANGE DE DECORATIONS.

L'inauguration du canal "Empereur-Guillaume Ier" a été suivie d'un échange de décorations entre le gouvernement allemand et les gouvernements des pays dont les escadres avaient figuré aux grandes fêtes de Kiel. Voici les distinctions conférées par l'empereur d'Allemagne aux marins français :

A l'amiral Ménard : la Couronne de seconde classe avec plaque. L'ordre de la Couronne fut fondé le 18 octobre 1861 par le roi Guillaume Ier. La seconde classe avec plaque équivaut au grade de grand-officier ;

Au capitaine de vaisseaux Foret, aide de camp de l'amiral Ménard : l'Aigle rouge de seconde classe. Cet ordre fut fondé par Georges-Guillaume, prince héréditaire de Brandebourg-Bayreuth. La seconde classe équivaut au grade de commandeur ;

Au capitaine de vaisseau Huguet, commandant le *Hoche* : l'Aigle rouge de seconde classe ;

Au capitaine de frégate Rossel, commandant le *Dupuy-de-Lôme* : la Couronne de seconde classe sans plaque, grade de commandeur ;

Au capitaine de frégate Gaschard, les mêmes insignes ;

Au lieutenant de vaisseau Aubry, commandant l'aviso *Surcouf* : la Couronne de troisième classe, grade d'officier,

A l'enseigne de vaisseau Bouis, l'Aigle rouge de quatrième classe, grade de chevalier.

Le gouvernement français a, de son côté, nommé dans la Légion d'honneur :

L'amiral Knorr, commandant supérieur de la marine allemande : grand officier.

Le contre-amiral Tirpitz, commandant la station navale de la Baltique : commandeur.

Le capitaine de vaisseau Kirchhoff, officier du cuirassé *Bayern* : commandeur.

Le capitaine de vaisseau Rittmeyer, commandant du cuirassé *Sachsen* ; officier.

Le capitaine de corvette Siegel, attaché naval à l'ambassade d'Allemagne à Paris : officier.

Le lieutenant de vaisseau Schütz : chevalier.

Les gouvernements français et allemands, avant ces nominations, ont, bien entendu, autorisé réciproquement leurs officiers à accepter ces décorations.

Un détail intéressant :

La seconde classe de l'ordre royal de la Couronne avec plaque, grade de grand officier, fut conférée au baron de Sancy de Bellgnd lorsque l'empereur d'Allemagne apprit la promotion comme général de brigade de ce brillant officier, qui avait été pendant six ans attaché militaire à l'ambassade de France à Berlin.

La division dans le corps irlandais

On ne sait que trop bien, que les élections anglaises ont été fatales pour la cause de l'Irlande. Jamais, depuis longtemps, le Home Rule n'a reçu un aussi rude coup. Il faudra beaucoup de temps et encore plus d'entente aux habitants de l'île-sœur pour regagner au moins en partie le terrain perdu.

Il était donc à croire que, dans une situation aussi critique, tous les différends qui les divisaient seraient oubliés, que le bon accord et la discipline reprendraient le dessus. Pas du tout. Les voilà plus désunis que jamais. On ne sait plus qui écouter, ni à qui obéir. Les chefs semblent devoir changer à chaque instant.

Justin McCarthy n'a plus aucun pouvoir, il est presque forcé de se retirer de l'arène. Dillon est battu à plate couture. Il ne leur reste comme maître du terrain que Healy, soit ; mais est-il bien de force à lutter contre ses ennemis de l'intérieur, c'est-à-dire des factions qui troublent le parti autonomiste et contre ceux de l'extérieur, c'est-à-dire contre les ministres et les conservateurs coalisés ?

Bien des gens s'étonnent des illusions sur l'avenir de l'Irlande et s'étaient imaginé que M. Gladstone était à la veille de faire cesser l'affligeant spectacle qu'offre cette île et qui ne fait vraiment pas grand honneur aux Anglais. Les voici loin du compte. Quel triste désappointement.

Une invention américaine.

Une remarquable invention a été faite à New York. Il paraît qu'en Amérique, comme ailleurs, les palefreniers aiment à se lever tard, et les chevaux à manger tôt. Pour satisfaire ceux-ci sans déranger ceux-là, un ingénieux mécanicien a imaginé un appareil dont voici la description succincte. Au-dessus des mangeoires sont placées des boîtes dans lesquelles, tous les soirs, on dispose l'avoine et le fourrage nécessaires à chaque cheval. Ces boîtes portent à leur partie inférieure une trappe mobile, maintenue par un ressort à déclanchement. Une horloge est reliée à ces ressorts par des fils électriques. Tous les jours, à l'heure voulue, par un mécanisme analogue à celui des réveille-matin, la communication s'établit, la trappe s'ouvre, et la nourriture tombe dans les râteliers et les mangeoires, sans qu'un seul palefrenier ait besoin d'interrompre son sommeil. Les écuries de New York vont devenir le paradis des paresseux.

Les grandes manœuvres allemandes.

En même temps que cinq corps d'armée français manœuvreront dans les Vosges sous la direction du généralissime français, le généralissime allemand —l'empereur Guillaume—jouera le rôle d'arbitre suprême aux manœuvres impériales qui seront exécutées par le corps de la garde, les 2e, 3e et 9e corps d'armée.

C'est la première fois que quatre corps d'armée seront réunis en Allemagne pour ces évolutions d'automne.

Du 9 au 12 septembre, cette masse de troupes sera réunie en deux "fractions d'armée" qui seront opposées l'une à l'autre, avec l'appui de divisions de cavalerie.

L'Empereur, se réservant sans doute le plaisir de prendre le commandement en chef au moins le dernier jour, a désigné le prince Albert de Prusse pour le remplacer comme arbitre, le cas échéant.

Il est évident que tout le monde veut la paix, en Europe.

M DE MOHRENHEIM.

CINQUANTE ANS DE DIPLOMATIE.—LE TEXTE DU RESCRIT IMPÉRIAL.

Le *Messager officiel de l'Empire russe* nous apporte le texte du rescrit adressé par S. M. l'empereur de Russie à M. le baron de Mohrenheim, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la diplomatie. Ce rescrit est ainsi conçu :

Baron Arthur Pavlovitch, entré au service dans le ressort du ministère des affaires étrangères sous le règne de mon bisaïeul de bienheureuse mémoire, l'empereur Nicolas Ier, vous avez réussi, très jeune encore, grâce à vos aptitudes, à attirer sur vous l'attention de vos chefs. Pendant l'exercice de vos fonctions en qualité de ministre près la cour de S. M. le roi de Danemark, de 1867 à 1882, feu mon père, d'impérissable mémoire, a eu l'occasion de juger de près vos mérites, ce qui l'a porté à vous confier les postes élevés d'ambassadeur, d'abord, en 1882, près la cour d'Angleterre, et deux ans plus tard, près le gouvernement français.

Votre activité présente, tendant à la conservation des relations amicales entre l'empire de Russie et la République française, contribue à l'heureux accomplissement de l'œuvre, qui est chère à mon cœur, de la consolidation de la paix générale. Aussi m'est-il agréable, en ce jour du jubilé cinquantenaire de votre service diplomatique, de vous exprimer ma reconnaissance, en témoignage de quoi je vous confère l'*Ordre de Saint-Vladimir de la première classe*. Je reste votre invariablement bienveillant

NICOLAS.

Péterhof, le 26 juillet 1895.

LE PREMIER ARTICLE

—DE—

M. Aurélien Scholl.

Il y a quelque temps de cela, un ami d'Aurélien Scholl lui demanda de lui conter les souvenirs que lui rappelait son premier article.

Scholl était chez lui et avait la jambe étendue, de par les prescriptions de la Faculté. Un accident le forçait à l'inactivité. C'était dur pour lui qui était l'activité même. Et puis, l'air du boulevard lui manquait, malgré les nombreuses visites qu'il recevait chaque jour dans son hospitalière demeure de la rue de Clichy, malgré aussi la compagnie de deux ravissants terriers anglais dont les ébats curieux et charmants l'amusaient.

Quand il connut l'objet de la visite de cet ami, il s'écria aussitôt :

—Mais vous me ramenez bien loin en arrière ! Quel fut exactement mon premier article, je ne saurais le dire, mais je me souviens très bien que je restai assez longtemps inconnu dans la presse. Je donnai de la copie à droite, à gauche, signant toujours—c'est, entre parenthèses, un conseil que je donne à mes jeunes confrères : signer *toujours*—et au bout de plusieurs années on voulut bien faire quelque attention à mes articles....."

Une visite vint interrompre cette conversation, et Scholl dit à son interlocuteur :

"Je vous écrirai le récit de mon entrée dans le journalisme.... Cela me fera revivre un peu de ma jeunesse."

Ce ne fut pas une vaine promesse. Deux jours après, il écrivait la brillante chronique que l'on va lire.

MES DEBUTS.

A vrai dire, l'émotion du premier article m'a échappé, par la manie que j'avais, dès ma rhétorique, de jeter dans la boîte des journaux ou d'envoyer par la poste des épigrammes, des anecdotes, des quatrains qui furent toujours publiés.

Le jour où parut, sous ma signature, un feuilleton entier—ce fut dans le *Corsaire*. J'avais déjà vu mon nom imprimé plusieurs fois ; ma joie n'en fut pas moins réelle ; mais, comme le dit Montaigne à propos d'un tout autre sujet, j'avais "craché dans mon verre avant que de boire".

Un jour, en sortant du lycée où j'étais externe, je glissai d'une main tremblante dans la boîte aux lettres une petite nouvelle sous enveloppe et l'enveloppe portait comme suscription :

Facteur aux pieds légers, Mercure épistolaire,
Va porter cette lettre aux bureaux du *Corsaire*.
Les bureaux sont au fond du passage Jouffroy.
Directeur : Rovigo, qui regrette le Roy !

La copie parvint à son adresse, car trois jours après, j'avais la satisfaction de trouver dans le journal l'article précédé de "l'originale suscription".

Ma collaboration par la poste devint régulière, et quelques mois plus tard, débarquant de ma province, je me présentai en personne au bureau. Le meilleur accueil m'y était réservé, mais peu de jours après, je fus réveillé par un brouhaha dans la rue. Des cris, des roulements de tambour, des sonneries de clairons épileptiques enfin des bruits de fusillade....

Je m'habillai à la hâte pour demander au concierge de la maison meublée où j'étais descendu ce que signifiait tout ce bruit.

—Monsieur, le prince Louis a fait un coup d'Etat. Il y a de tous côtés des affiches qui annoncent qu'il est *nommé* président à vie..... L'état de siège est proclamé !.... Les ouvriers déchirent ces affiches. La police tombe dessus à bras raccourcis. Toute l'armée de Paris est sur pied.... Il y a cinq ou six barricades dans le quartier. La première vient d'être enlevée par un régiment de ligne. La pâtissière a été tuée dans sa boutique par une balle égarée, et on vient de déposer plusieurs blessés sur le trottoir, car le magasin du pharmacien est encombré....

Quand, trois jours après, la rue étant déblayée, il me fut possible de sortir, je courus au passage Jouffroy.

Les bureaux étaient fermés.

—Est-ce que le *Corsaire* ne paraît plus ? demandai-je au marchand de parapluies qui faisait l'ornement du rez-de-chaussée.

—Le journal est supprimé, répondit-il.

—Et MM. de Rovigo et de Coëtlogon, que sont-ils devenus ?

—Ils ont filé sur la Belgique pour ne pas aller.... à Mazas.

Me voici donc sur le pavé de Paris, journaliste sans journaux.

Le *grand silence* commençait.

En 1856, le comte de Villedeuil fonda le journal quotidien *Paris*, illustré par Gavarni, et une revue hebdomadaire intitulée *l'Eclair*. C'est là que parut réellement mon premier article. C'est là aussi que je rencontrai Edmond et Jules de Goncourt, qui débutaient, et Théodore de Banville, Henri Murger, Roger de Beauvoir en pleine réputation.

Les six centimes par ligne du *Corsaire* étaient montés à vingt-cinq centimes. Enfin, la rivalité de Villemessant et de Millaud amena les grands prix : tout chroniqueur pouvait désormais avoir sa voiture !

AURÉLIEN SCHOLL.

WILHELMINE DE HOLLANDE.

La petite reine Wilhelmine de Hollande se trouvait dernièrement dans un train avec sa mère, le reine régente. Soudain le signal d'alarme retentit : le train stoppe aussitôt. Les employés, anxieux, se mirent à courir le long du convoi, interrogeant les voyageurs dans chaque compartiment, mais sans parvenir à trouver celui qui avait jeté l'alarme. En désespoir de cause, le chef de train s'approcha enfin du wagon royal. Mais à ce moment la petite reine se pencha à la portière : une vive rougeur couvrait son visage et elle avait l'air fort embarrassée : "C'est inutile de venir chez nous, s'écria-t-elle ; ce n'est pas moi qui l'ai fait !" Le chef de train se retira en bon ordre, songeant sans doute en loyal sujet, que c'était là jeu de princesse et qu'il n'y avait pas lieu de dresser procès-verbal.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Les Massacres de Chine.

Presse Associée.

San Francisco, 2 septembre—Chester Holcomb, qui arrive de Chine, dit que les récents massacres de missionnaires dans ce pays sont un résultat de la guerre avec le Japon.

"Au commencement de cette guerre, on craignait des dangers pour la vie des missionnaires aussi longtemps qu'elle durerait. De fait, il n'y a eu pratiquement aucun danger pendant la durée de la guerre, et c'est seulement depuis la cessation des hostilités qu'ils ont commencé. Nous avons eu des preuves de ce fait dans les massacres et je puis en donner les raisons.

En premier lieu, les Chinois en grande masse sont désappointés du résultat de la guerre, et cherchent à se venger sur tous les étrangers qu'ils peuvent tuer avec impunité.

En second lieu, les assassinats et le pillage sont encouragés par les déprédations commises dans toutes les parties de l'empire par les soldats renvoyés du service. Le gouvernement chinois a une méthode particulière de disposer de ses troupes à la fin d'une guerre.

Quand il n'a plus besoin des soldats, ils sont renvoyés du service à l'endroit où ils se trouvent. Le fait que des hommes peuvent être à plusieurs centaines de milles de leurs résidences quand l'armée est disloquée, et qu'ils n'ont pas les moyens de s'y rendre, m'intéresse peu du tout le gouvernement.

Les soldats sont rendus libres et ils ont à trouver les moyens de parcourir la distance qui les sépare de la province où ils résident. Il est en conséquence naturel qu'ils commettent des déprédations, et la tranquillité ne règnera pas en Chine de quelque temps.

Juste au moment où je quittais le Japon, j'apprenais qu'un missionnaire américain installé près de Pékin depuis 1890, avait été attaqué et grièvement blessé à coups de couteau. Son nom est D. S. Sheffield, et je l'ai bien connu pendant plusieurs années.

Il n'est que juste de dire que ses assaillants ont été arrêtés et passeront en jugement pour leur crime.

"Il est presqu'impossible, cependant, d'amener devant la justice les Chinois coupables des provinces de l'intérieur, et c'est la faute du gouvernement."

M. Holcombe dit ensuite que la question la plus intéressante en Extrême Orient, en dehors des massacres de Chine et du choléra, est la guerre prochaine entre la Russie et le Japon. Il n'est pas besoin de dire que ces deux pays s'engageront dans une dispute qui aura la guerre pour résultat, et le commencement des hostilités n'est pas éloigné.

Le Japon a de plus des griefs sérieux contre la Russie, qui se prépare à lui créer des difficultés.

Des fonctionnaires occupant une haute position dans le gouvernement m'ont dit franchement l'autre jour qu'ils vivront pour voir le Japon s'engager dans une guerre avec la Russie.

Ils ont donné à cette puissance une occasion qu'elle attendait depuis longtemps.

Personne ne sait mieux que moi comment le Japon a difficilement échappé à une guerre avec la Russie quand il a en terminé avec la Chine. Les Japonais étaient si courroucés de l'attitude de la Russie dans l'affaire de la péninsule de Liao Tung, que les fonctionnaires japonais ont passé sérieusement à entrer en conflit avec le Grand Empire du nord. McHolcomb se trouvait au Japon en ce moment et il a tout appris.

Un certain nombre de membres du Cabinet dont j'avais fait [illegible] dit il, m'ont déclaré [illegible] six cuirassés ; nous [illegible] que nous avons pris [illegible] en avions quatre [illegible]

[illegible] était justement ce que la Russie désirait. Mais elle pousserait les Japonais tellement à bout qu'ils déclareront la guerre.

Les Russes sauteront alors de chasser les Japonais de la Corée où ils sont maintenant les maîtres, car ils dirigent en réalité les affaires de ce pays ; le roi demeure sur le trône, mais il n'exerce aucune autorité.

La guerre entre la Chine et le Japon aura lieu en Corée, et elle commencera dès que la Russie décidera qu'elle a besoin d'un port sur le Pacifique.

M. Holcomb part ce soir pour Washington.

L'exposition de Toronto.

Presse Associée.

Toronto, Canada, 2 septembre—Les Américains prennent un grand intérêt à la grande exposition du Canada qui doit s'ouvrir à Toronto mardi. Chaque courrier apporte un grand nombre de demandes de renseignements de citoyens des différents Etats de l'Union.

De grands manufacturiers de Buffalo, de Cleveland, de Detroit, de Rochester et d'autres villes ont demandé des places plus grandes que celles qui peuvent leur être accordées.

Des arrangements ont été faits avec les compagnies de chemins de fer, de façon à permettre à beaucoup de Chevaliers du Temple de s'arrêter à Toronto à leur retour du conclave de Boston.

Des trains de plaisir partiront de Cleveland, de Detroit, de Buffalo et de beaucoup d'autres cités des Etats Unis. Le nombre des visiteurs s'annonce comme devant être supérieur à celui de toutes les expéditions précédentes.

La célébration de l'anniversaire de Sedan à Munich.

Presse Associée.

Munich, 2 septembre—Hier à la célébration de l'anniversaire de Sedan, le prince Léopold, second fils du régent de Bavière, a prononcé un discours dans lequel il a remercié, au nom de son père, ses auditeurs de leur patriotisme.

Le prince a dit que dans toutes les villes et les villages de l'empire, les cœurs allemands sont remplis de joie au souvenir de la grande période de l'histoire qui s'est terminée à la bataille de Sedan. L'épisode qui fait l'objet de cette célébration, a-t-il dit, est sans parallèle dans l'histoire militaire de l'Allemagne depuis la création de l'Empire.

Puisque Dieu l'a voulu ainsi, a ajouté le prince, l'armée, comme il y a un quart de siècle, doit être encore préparée à soutenir la guerre jusqu'au dernier soupir dans un combat pour la vie ou pour la mort, contre quiconque oserait mettre la main sur les possessions sacrées de la mère-patrie.

La Situation dans l'Amérique Centrale.

Presse Associée.

Chicago, 2 septembre—M. John Rice Chandler, le correspondant de la *Presse Associée* au Guatémala, est arrivé directement de cette contrée aujourd'hui, et il lui a été demandé de donner un compte-rendu franc et complet de l'état des affaires dans l'Amérique Centrale, maintenant qu'il se trouve sur le sol des Etats-Unis.

M. Chandler a été au service des Etats-Unis dans l'Amérique Centrale depuis plusieurs années ; il est parfaitement au courant de la situation et peut en parler intelligemment. Il s'exprime ainsi : Il y a une croyance générale que les Etats de l'Amérique Centrale sont toujours en guerre ou à la veille d'une révolution.

Cette croyance a été récemment partagée par plusieurs journaux des Etats-Unis. En vérité, quatre ou cinq républiques jouissent aujourd'hui de la tranquillité.

Il y a eu récemment dans la cinquième, le Salvador, quelques émeutes dûes aux manœuvres du général Antonio Ezeta, qui essaie en ce moment d'organiser à San Francisco un expédition de flibustiers avec un capital américain.

Malgré tout, le parti au pouvoir, à la tête duquel se trouve le général Gutierrez, à la confiance de la majorité de la population, et il aurait difficile de l'en chasser.

Les autres républiques font de leur mieux pour établir un crédit national et tenir en respect les éléments turbulents.

Le Guatémala n'a pas été en révolution depuis vingt ans, et il a toujours été en paix pendant cette période, à l'exception de la guerre avec le Salvador qui a duré deux mois.

Le produit principal de ce pays est le café.

Les récoltes sont très importantes et les prix ont été très élevés ces dernières années. Les exportations de cette année atteindront probablement vingt millions.

Le gouvernement, sous la conduite du général Rayson Barrios, habilement secondé par son ministre de la guerre, le général Morales, est entièrement pour la paix. Des édifices publics sont élevés sur tous les points de la capitale. Quelques-uns, comme le palais national, ou palais du gouvernement, coûteront plus d'un million de dollars.

La ville va de plus être embellie par des parcs et des avenues bien pavées. Trois nouvelles banques ont été établies, pendant les deux derniers mois, avec un capital s'élevant à six millions de dollars. Les affaires sont encourageantes et, en général, la vie et les propriétés sont protégées.

Une ligne de chemin de fer vient d'être terminée dans ce pays ; deux sont en cours de construction. Une ligne mettra en communication la capitale avec Port Barrios, et le pays ne sera plus qu'à quatre jours des Etats-Unis, au lieu des quinze jours qui sont nécessaires maintenant pour gagner San Francisco par la ligne de navigation du Pacific Mail.

La plus grande partie des produits du Guatémala va à San Francisco, mais il n'y a pas de raison pour lesquelles Memphis, St-Louis, la Nouvelle-Orléans et d'autres villes de la vallée du Mississipi, ainsi que Chicago, Cincinnati et d'autres villes de l'Ouest pratiquement tributaires du grand fleuve, n'obtiendraient pas une part de ce trafic.

Le pays est très riche en minéraux, aussi bien qu'en fruits des tropiques, et il n'y a besoin que de l'énergie du capital américain pour créer un nouvel eldorado.

Une des questions vitales de l'Amérique Centrale, aujourd'hui, est naturellement la doctrine Monroe, et la façon dont les Etats-Unis l'appliqueront.

Les Américains de l'Amérique Centrale ne croient pas qu'une autre nation que les Etats-Unis puisse construire le canal du Nicaragua, et ils pensent que l'intérêt des cent millions qui sont nécessaires, sera amplement [illegible] commerce de l'Amérique Centrale, principalement les [illegible] : les importations [illegible] étant estimées [illegible] par an.

Les Fêtes de Berlin.

Presse Associée.

Berlin, 2 septembre. — L'empereur Guillaume a inauguré de bonne heure ce matin le second jour des fêtes commémoratives de la guerre de 1870 71, en décorant lui-même de branches de chêne les étendards.

Le premier régiment de la garde s'est mis en ligne devant le château pour assister à la cérémonie. A huit heures 30, Guillaume est parti vers le champ de manœuvres pour passer en revue les vétérans Allemands-Américains. Le temps était beau et l'aspect de la ville des plus gais.

Des groupes nombreux remplissaient les rues décorées de drapeaux et de feuillages à profusion. Les principaux négociants avaient rivalisé de zèle pour contribuer à la magnificence de la fête. Tous les monuments publics de la ville étaient décorés de la façon la plus élégante. Les décorations d'Unter den Linden et de Friedrichstrasse étaient particulièrement remarquables.

Brandebourg était couvert de couronnes de lauriers et de banderolles de velours rouge portant l'inscription suivante : " Comment les événements ont été dirigés sous la conduite de Dieu." Les décorations de la colonne de la Victoire et du monument de Frédéric le Grand étaient parmi les plus magnifiques.

Encore l'affaire de l'Allianca.

Presse Associée.

Madrid, 2 septembre.—Le comte polonais Hobkirk, dont les déclarations au sujet des procédés du steamer américain Alliance dans les eaux cubaines, il y a quelques mois, ont causé une grande excitation à Madrid, déclare que le commandant de ce navire, le capitaine Crosseman, lui a avoué que son navire transportait de la contrebande de guerre, et qu'au moment où il se trouvait dans les eaux de Cuba, il a dû dépandre de la vitesse supérieure de son navire pour ne pas être capturé.

Les Secours à l'Expédition Peary.

Presse Associée.

St-Jean, Terre-Neuve, 2 septembre. Les premières nouvelles du navire [illegible] voyé au secours de l'expédition [illegible] ont été reçues aujourd'hui à St-[illegible] Terre-Neuve. Elles ont été apportées par le schooner américain John [illegible] Mackenzie qui arrive des pêcheries du Groenland. Le Mackenzie a rencontré le [illegible] à Holsteinburg le 15 juillet.

Le Kite a pris à bord le professeur Dycke, un des membres et est reparti [illegible] même soir. Il y a très peu de [illegible] flottantes dans les eaux au sud du Groenland. L'équipage du Mackenzie croit que le Kite n'éprouvera aucune difficulté [illegible] atteindre les côtes du détroit de [illegible] les, où se trouve le quartier-général [illegible] l'expédition Peary.

On compte sur le retour du navire [illegible] secours vers la fin du mois de septembre.

Mort de M. Edward W. [illegible]

Presse Associée.

Mexico, 2 septembre — Edward Jackson, directeur-général du chemin de fer Interocéanique, ancien vice-président de la compagnie du Mexican Central, est mort ce matin après une semaine de maladie.

Il était grandement estimé dans tous les partis de la République du Mexique qu'il habitait depuis trente ans.

Le *Mexican Herald* a reçu la nuit dernière les nouvelles de la *Presse Associée* par les lignes télégraphiques fédérales. Le service a été excellent.

Nouvelles Américaines.

La fête des organisations ouvrières à New-York.

Presse Associée.

New-York, 2 septembre—Le [illegible] parfait aujourd'hui, et il n'y a [illegible] d'organisation ouvrière à New-York n'ait organisé une parade ou une excursion. Cette dernière façon de célébrer la fête paraît avoir prédominé cette année. La liste des excursions aux [illegible] en dehors de la ville est longue et bien arrangée.

Pour la première fois depuis bien des années, l'Union Centrale du Travail n'a pas paradé dans les rues de New-York. Une excursion à Coney Island a été trouvée préférable pour passer la journée, et il en est résulté que le palais de cette plage ont été remplis de individus dont les délégués conduisaient les éléments ouvriers.

Pour compenser cet exode, [illegible] il y a eu la parade des ouvriers [illegible] et la démonstration des Chevaliers du Travail à Union Square.

Dans la parade des tailleurs, New-York a pratiquement vu les seules [illegible] vrières de la ville en ce moment, et ceci n'est peut-être à cause de l'assentiment apparent des autres organisations ouvrières, que ces dernières n'ont pas voulu montrer leurs forces en paradant dans les rues.

Les facteurs de New-York, avec le directeur Dayton et son état major en tête, ont marché vers l'hôtel des Postes ce partant pour le convention nationale des facteurs à Philadelphie.

Les anarchistes se sont rendus en excursion à Manuell Park, Staten Island, pour rencontrer John Most.

Claus Rimmerman a déployé le drapeau rouge et a parlé de destruction générale.

La fête ouvrière à Boston.

Presse Associée.

Boston, 2 septembre.—Les syndicats ouvriers ont célébré pour la neuvième fois le jour de fête ouvrière légale à Boston, par la parade annuelle et des réjouissances innombrables.

La journée a commencé par un temps clair et frais, et dès les premières heures des musiques escortant les unions ouvrières des diverses parties de la ville, allant qu'une foule nombreuse, se sont dirigées vers les ponts et les quais pour partir aux endroits de désignation.

Le spectacle du jour a été la parade des organisations ouvrières de la ville et des environs, à laquelle plus de [illegible] mille hommes [illegible] malgré le fait que, [illegible] des différentes affaires [illegible] portaient [illegible] dépêches [illegible]